

Prologue

LA vie est belle, mais si fragile... C'est pour cela que je me suis engagé au GIGN, le prestigieux groupe d'intervention de la gendarmerie nationale : pour sauver des vies. Mais aujourd'hui, en ce lundi 26 décembre 1994, sur l'aéroport de Marseille Marignane, nous savons que cette vie, il nous faudra probablement l'ôter à de dangereux terroristes algériens.

Ils sont quatre à bord de l'Airbus, retenant encore 171 otages. Ils en ont déjà exécuté trois sur le tarmac d'Alger. Il n'y aura sans doute pas d'alternative, ces quatre hommes ne se laisseront pas capturer, ainsi que l'ont prouvé leurs récents attentats meurtriers. Ils iront jusqu'au bout, nous le savons.

Il nous faudra peut-être les tuer pour sauver ces passagers et membres d'équipage du vol Air France 8969 en provenance d'Alger. Les tuer pour vivre, aussi, car les terroristes ne nous attendront pas avec un bouquet de fleurs à la main.

Vivre...

Reverrai-je mon épouse, demain ? Pourrai-je la serrer dans mes bras, ainsi que nos deux filles, ou bien vais-je rejoindre mes camarades tués en mission ou lors de nos entraînements si physiques et risqués ? Combien d'entre nous ne répondrons pas à l'appel, ce soir, lorsque cette mission sera terminée ?

Nous avons tous en tête cette pensée terrible : et s'ils avaient piégé l'avion et le faisaient exploser lorsque nous y entrerons ? Ce serait bien le genre de ces illuminés intégristes du GIA, le « groupe islamiste armé ». Lourdemment armé, même. Nous ne pouvons aucunement exclure cette hypothèse et pourtant, pas un seul d'entre nous ne renoncera. Nous sommes prêts à tout pour libérer ces malheureux otages, y compris à risquer notre vie, et c'est effectivement ce que nous nous apprêtons à faire, d'un instant à l'autre, dès que tombera le « top action » du patron dans nos oreillettes. C'est parfois le prix à payer, la liberté n'est pas donnée, c'est un cadeau ; un beau cadeau, à l'instar de la vie.

Hier, mes deux filles ont dû découvrir leurs cadeaux de Noël au pied du sapin, mais pour la première fois, sans moi. Je les imagine déchirer les emballages à la hâte, fébriles, joyeuses... je n'étais pas là. Serai-je près d'elles à Noël prochain ?

Cela fait maintenant trois jours que nous sommes « sur le pont », le groupe est en effervescence. L'assaut est imminent. L'instant est solennel, grave. J'ai transmis mes

dernières consignes à Daniel : si j'y reste, je l'ai chargé d'aller voir mon épouse et mes filles pour leur dire que je les aimais très fort.

Après cette attente qui n'en finissait pas, le « top action » résonne enfin. Nous allons « au carton ».

En quelques fractions de seconde, je revois le film de mon enfance, mon grand-père, mes débuts dans l'armée puis dans la gendarmerie. Je me projette le court-métrage de ma vie... en espérant qu'il y aura une suite.

Un rêve de gamin

JE suis originaire du Nord, le pays des mines, où j'ai vu le jour le 23 juin 1955, dans le village de Bellaing. Mon grand-père, Paul, était mineur de fond ; une « gueule noire », comme on les appelait. Il a passé presque 40 ans à la fosse, puits n°3 de Wallers-Arenberg. Ouvert par la compagnie des mines d'Anzin, ce site minier avait cessé son activité d'exploitation en 1989. Le 21 décembre de l'année suivante, les dernières gaillettes (charbon) remontaient du bassin des Houillères du Nord-Pas-de-Calais, mettant fin à une aventure de 270 ans d'histoire minière. Le réalisateur Claude Berri y a tourné, en 1993, une grande partie de son film « Germinal », avec le chanteur Renaud comme vedette.

J'ai toujours en mémoire ces moments inoubliables de mon enfance passés dans cette petite maison aux briques rouges des corons d'Haveluy. Ces instants où j'aidais grand-père, avec mes frères et sœurs, à rentrer le « carbon » (charbon) pour l'hiver... les moments passés au jardin ou dans le pigeonnier... ou encore à l'écouter jouer du saxophone. Il était doué, il donnait même des cours de musique aux enfants de la cité (minière)...

Ma grand-mère, Raymonde, était un petit bout de femme qui n'avait pas eu une enfance très heureuse. Orpheline, elle avait été placée chez les bonnes sœurs, dont elle n'avait pas gardé que de bons souvenirs. Devenue adulte, ce n'était pas facile d'être femme de mineur. Elle n'ignorait pas les dangers de ce métier, les accidents, surtout le terrible « coup de grisou ». Combien d'hommes en ont été victimes ! La plupart des autres souffraient de silicose, comme mon grand-père, et beaucoup en mouraient. Il leur fallait un sacré courage pour prendre chaque jour « l' cage » qui les « devalo din l'fond del mine ».

Ma grand-mère avait une manie, comme la plupart des femmes de mineurs : celle de briquer la maison du sol au plafond. Elle était fière de son intérieur.

Mon père était tourneur-fraiseur chez USINOR tandis que ma mère était femme au foyer, s'occupant des trois enfants du couple. Mes parents ont divorcé vers ma dixième année et c'est ma mère qui a fini de m'élever, seule.

A 17 ans et 6 mois, j'ai signé, avec l'accord de ma mère, un contrat d'engagé volontaire de 3 ans dans l'armée. Ma mère pensait plutôt m'orienter vers l'hôtellerie, car le Bassin des houillères du Nord possédait une vaste propriété à La Napoule, baptisé « le château des mineurs ». Ceux-ci pouvaient y venir en famille, en pension, durant les vacances d'été, pour profiter d'un repos bien mérité. J'avais la possibilité d'y être embauché comme commis, au départ, et ensuite cuisinier, mais un oncle, motard dans la gendarmerie, me disait

régulièrement qu'il exerçait un beau métier, agréable, et j'aimais beaucoup sa superbe moto BMW noire ainsi que sa tenue à l'ancienne, avec sa grosse gabardine en cuir, son casque bol blanc et ses lunettes style aviateur. Gamin, il me faisait rêver. J'étais impressionné par son arme, qu'il portait à la taille et dont je voyais la crosse dépasser de l'étui.

J'étais trop jeune pour intégrer la gendarmerie, en revanche je pouvais m'engager dans l'armée et j'estimais que cela constituait un tremplin efficace. En outre, cela me permettait d'acquérir mon indépendance en gagnant ma vie tout de suite.

J'avais le choix entre un régiment de chars à Carpiagne ou l'infanterie. Au mois d'août 1972, j'ai démarré mes classes à Fréjus, au CIITDM, le centre d'instruction infanterie des troupes de marine. Je n'oublierai jamais ce jour où j'ai franchi les portes du « camp Lecocq ». Le mot d'accueil résonne encore à mes oreilles :

- Messieurs, vous avez signé, c'est pour en chier !

J'ai vite compris qu'il ne s'agissait pas d'une parole en l'air. Le bagage à peine posé, nous sommes allés nous faire rafraîchir la nuque (boule à zéro) chez le coiffeur et ensuite, tous à la chaîne d'habillement pour percevoir notre paquetage. Le treillis rapidement enfilé, les rangs à peine lacés, le béret calé à la hâte sur la tête, de travers, on nous a mis entre les mains de deux sergents instructeurs, dont l'un avait un fort accent polonais. Les présentations ont été vite faites : on savait qu'ils avaient bien baroudé, mais aussi qu'ils n'étaient pas là pour nous conter fleurette.

Ma vie de jeune soldat a débuté à la 3^{ème} compagnie. J'ai découvert rapidement ce que voulait dire le mot « discipline », mais aussi la vie en collectivité, la camaraderie, le partage, le dépassement de soi, souffrir ensemble face aux épreuves qui nous étaient réservées... et elles étaient nombreuses.

L'encadrement était dur avec nous, très dur. Dans notre section, nous étions très soudés, sans cela, comment aurions-nous pu tenir le choc ? Pour moi, en tout cas, il n'était pas question d'abandonner ou de désertir. Un camarade a craqué et s'est enfui ; il fut le seul. Repris, mis aux arrêts, il a ensuite rompu son contrat.

J'ai appris à tirer avec toutes sortes d'armes : pistolet, fusil, mitrailleuse, lance-roquettes... et même à lancer des grenades quadrillées. La pédagogie n'était pas comparable à celle d'aujourd'hui. Ces six mois de classes se sont déroulés à la vitesse grand « V ». Je n'en ai jamais voulu à mes instructeurs, dont l'objectif était simplement de faire de nous des « hommes ».

Cette formation initiale terminée, plusieurs possibilités s'offraient à nous. Je n'ai pas hésité en me portant volontaire pour l'unique place proposée dans les troupes alpines. Aucun de mes camarades n'était intéressé. A croire que cette place m'était réservée !

...